Lecture linéaire 1

La Bruyère, Les Caractères ou mœurs de ce siècle ; « De la société et de la Conversation », 1688, Livre V, 9 portrait d’Arrias

Introduction

« J’ai voulu avertir et non mordre ; être utile et non blesser, servir la moralité et non lui faire obstacle » telle est l’épigraphe qui figure en exergue à l’œuvre du moraliste Jean De la Bruyère : Les Caractères ou mœurs de ce siècle publiée anonymement en 1688. Attaché à peindre l’homme en général, La Bruyère propose dans son œuvre, seize livres où se mêlent réflexions, descriptions remarques et portraits, tous numérotés et issus de son observation et imagination.

Le texte étudié est le portrait n°9 issu du livre V intitulé « De la société et de la Conversation ». La Bruyère y présente ARRIAS type même du causeur orgueilleux et fat contraire à l’honnête homme. En quoi ce portrait en action donne -t-il toute sa force à la satire et permet, à contrario de définir le modèle d’homme du XVII siècle : L'honnête homme ?

Les Lignes 1 et 2 sont une présentation générale du personnage.

L3 à 13 illustrent cette présentation par une anecdote dans laquelle La Bruyère met en scène son personnage en société.

Les première lignes L 1,2 définissent ARRIAS le pédant. « Arrias a tout lu, tout vu. […] C’est un homme universel » La répétition du pronom indéfini « tout », l’adjectif « universel » hyperbolique, traduisent sa vanité. La Bruyère présente son personnage tel qu’il veut paraître : « un homme universel » et tel qu’il est : « Il veut le persuader ainsi et il se donne pour tel ». Le recours à la parataxe laisse entendre l’ironie du moraliste qui trahit la vérité du personnage. Il faut lire « c’est un homme universel ou du moins « il se donne pour tel » qui démasque le jeu du personnage. Autrement dit, Arrias est le type même du vantard, plein du désir de briller en société. L’emploi du

présent de vérité générale confère d'ailleurs au portrait d'Arrias son exemplarité. La Bruyère ne peint pas un homme en particulier mais un type humain (comme le veut l'esthétique classique) : « Il aime mieux mentir que de se taire ou de paraître ignorer quelque chose » La fin de la phrase souligne l'orgueil d'Arrias, et prépare le récit qui va suivre et qui met en scène le personnage dans une anecdote savoureuse.

Une anecdote savoureuse, véritable petite comédie. L3 à 13

La suite du texte illustre dans un anecdote savoureuse la définition de ce caractère. La Bruyère met en place une véritable saynète qui présente le personnage en action. L'exposition, L2 à 6, présente le cadre de l'action et place Arrias dans un dîner mondain. « On parle à la table d'un grand, d'une cour du Nord » c'est ce cadre qui va permettre au personnage de jouer son rôle. La conversation venant « sur une cour du Nord » lointaine donc peu familière aux convives va permettre à Arrias de déployer son talent de beau parleur. L'usage du présent de narration donne plus de vivacité à la scène. Tous ses défauts éclatent alors : « il prend la parole, et l'ôte à ceux qui allait dire ce qu'ils savent » Arrias confisque la parole. Le verbe « prendre » a ici un sens fort, de même que le verbe « ôter ». Arrias fait étalage de son prétendu savoir « il s'oriente »qui signifie qu'il invente, « il discourt » ce verbe a un sens péjoratif. Arrias déverse, sert un véritable discours à son auditoire. L'accumulation des verbes de parole « ôte » « s'oriente » « discourt » traduit le flot de paroles. L'anaphore du pronom personnel « il » devant chaque verbe renforce ce caractère d'abondance. Arrias use et abuse du langage, c'est un causeur vif comme l'expriment le recours la parataxe et les nombreux points-virgules. Arrias propose d'abord des considérations pseudo-savantes sur la vie profonde du pays « mœurs » « coutumes » « lois » « femmes », se sent obligé de raconter des histoires piquantes, « récite des historiettes » notons, d'ailleurs, les nombreux pluriels qui soulignent l'étendue de son prétendu savoir et comble de l'impolitesse -, il est le premier à en rire. Ainsi, à la grossièreté de ses paroles s'ajoute celle de son attitude « il en

rit le premier jusqu'à éclater ».

Le verbe « éclater » est outrancier hyperbolique et traduit le manque de manières d'Arrias qui se laisse aller à un rire gras. Ces quelques lignes miment par la longueur de la phrase la fatuité, la grossièreté d'Arrias et le flot de sa parole.

Une péripétie L**7 à 11** confronte le vaniteux à un interrupteur c'est-à dire à un contradicteur « Quelqu'un se hasarde à le contredire, et lui prouve nettement qu'il dit des choses qui ne sont pas vraies ». Le contraste entre l'attitude d'Arrias et celle de son contradicteur permet d'avoir un aperçu plus positif des règles de la conversation. Ce dernier garde toute sa réserve. C'est avec prudence qu'il interrompt Arrias « se hasarde »et si le ton est ferme « prouve nettement » il n'est pas agressif. La litote « des choses qui ne sont pas vraies » est plus douce qu'une accusation de mensonge. La brièveté de la contradiction s'oppose au verbiage d'Arrias. La force du verbe « prouver » accompagné de l'adverbe « nettement » montre que l'accusation est grave. C'est celle de mensonge. L'honnête homme doit tenir à l'intégrité morale des discours ; Arrias n'est donc pas un honnête homme ce que suggère courtoisement le convive. La violence de la réponse d'Arrias éclate au style direct « Je n'avance, lui dit-il, je ne raconte rien que je ne sache d'original : je l 'ai appris de Sethon ambassadeur de France ...et qui m 'a caché aucune circonstance. » Tous ses propos sont remplis de son seul « je »et le ton est cinglant et autoritaire. La phrase se gonfle comme le personnage est gonflé d'orgueil. On remarque, l'accumulation des propositions subordonnées relatives qui souligne la démesure de ses propos et une gradation dans l'assurance « ne se trouble point » « prend feu » « plus de confiance ». On note aussi une surabondance de termes appartenant au champ lexical du savoir « appris », « connais » « interrogé ». En effet, Arrias abandonne toute lucidité et prononce des propos dangereux parce qu'il nomme ses sources « Je ne raconte rien que je ne sache d'original. Je l'ai appris de Sethon ». Le choix d'un garant si prestigieux pour ses propos « ambassadeur de France »

est dans la droite ligne de sa suffisance. Le langage n’est pas pour lui un moyen d’échanger mais une arme pour occuper la place et se faire valoir.

Le dénouement L11 à 13 qui repose sur un quiproquo est particulièrement soigné, inattendu pour Arrias comme pour le lecteur. Arrias croit en effet, l’avoir emporté sur son interrupteur « il reprenait le fil de sa narration avec plus de confiance » l’imparfait prolonge cette illusion dans l’esprit du lecteur, l’insolence d’Arrias le fait reprendre son discours sans méfiance. **Le coup de théâtre** est marqué dans le déséquilibre même de la phrase. En effet, l’imparfait d’un fragment long s’oppose au présent d’une chute rapide « Il reprenait…lorsque l 'un des conviés lui dit ». Ce coup de théâtre se fait en peu de mots, sobrement, ce qui contraste avec le manque de mesure et de retenue d’Arrias « C’est Sethon à qui vous parlez, lui-même et qui arrive fraîchement de son ambassade ».

En trois temps Arrias est confondu : les trois éléments sont le nom « C’est Sethon », l’insistance sur l’individu « Lui-même » et la situation présente du personnage « Et qui arrive fraîchement de son ambassade ». Le seul nom de Sethon ruine la mise en scène d’Arrias et divertit le lecteur.

Le silence de La Bruyère après cette révélation, l’absence de commentaires de l’assemblée sont riches de sens. La morale du dénouement est laissée au lecteur ; d’autre part, cette chute manifeste aussi l’accablement d’Arrias désormais démasqué, discrédité et sans voix.

Conclusion : Le dénouement de ce portrait marque le triomphe de la raison de la mesure, de l’authenticité contre le délire verbal, l’excès, le paraître. La force du portrait vient de la mise en scène qu’il propose

Le rythme du soliloque d’Arrias, la lourdeur délibérée de ses interventions et la brièveté de la chute, font toute l’efficacité de ce portrait en actes et donnent plus de force à la satire.

Inspiré comme le veut l’esthétique classique des portraits de Théophraste et notamment de celui intitulé « Du débit des nouvelles », le portrait d’Arrias tire

sa force de la supériorité technique de La Bruyère en matière d’anecdote qui sert la pensée et permet de définir ici à contrario les qualités de l 'honnête homme.

Lectures complémentaires : Relire les remarques 16 et 17 qui définissent l’esprit de la conversation.

Relire le portrait D’Acis V,7 et celui de Théodecte V,12 dans lesquels La Bruyère se met en scène. Déduisez-en la fonction des portraits.